

D'APRÈS *PERSONNE ET ACTE*, DANS QUELLE MESURE L'HOMME POSSÈDE-T-IL SON CORPS ?

Résumé

Dans son ouvrage *Personne et Acte*, Karol Wojtyła étudie la personne humaine à partir de ses structures profondes d'autopossession et d'automaîtrise. Les passions, liées à la fois au psychisme et à la corporéité, ont à être intégrées dans le sujet personnel, eu égard à sa transcendance de nature morale. Le moment de la vérité concernant le bien est témoin de cette transcendance, comme une puissance normative incontournable. Il s'avère nécessaire d'employer les vertus comme des moyens d'intégration, dans un cheminement soutenu par la grâce.

Mots-clés : Personne, soma, psychisme, autopossession et automaîtrise, pulsions, émotivité, valeurs, vérité, intégration, vertus.

L'auteur, sœur Nazará (María Nieves Ortiz Medina), est espagnole, moniale dans la Famille monastique de Bethléem depuis 33 ans. Elle habite au monastère de Couço, au Portugal.
mail : 82morgenstern@gmail.com

Introduction

On s'est souvent posé la question si l'homme « est » son corps ou s'il le « possède ». Les points de vue sont divers. Pour Karol Wojtyła dans *Personne et Acte* l'homme possède son corps¹. Dans une note de bas de page, après avoir mentionné les avis d'autres philosophes, il fait la remarque suivante : « Lorsqu'en la présente étude il est affirmé que l'homme n' 'est' pas son corps mais 'possède' son corps, nous l'affirmons en nous fondant sur la conviction que l'homme n' 'est' lui-même (=personne) que dans la mesure où il se possède. Et, en ce sens également, dans la mesure où il possède son corps. »

Quelle est la signification de cette possession de son corps ? Il ne s'agit pas, dans la pensée de l'auteur, de concevoir le corps comme un objet de possession parmi d'autres ; son affirmation doit être interprétée dans le cadre de sa vision globale de la personne humaine. Il va falloir en conséquence chercher les strates de l'être humain, en commençant par celles qui sont liées à sa corporéité – strates partagées, en partie, avec les autres animaux : les niveaux somatique et psychique –, pour pénétrer finalement dans ce qui est propre à la personne humaine. Ce sera l'objet de la première partie. Une fois que nous aurons mieux compris ce que signifie « se posséder », il faudra saisir le comment de cette possession, dans une deuxième partie. En effet, elle ne va pas de soi, exigeant tout un travail d'intégration souvent long et onéreux.

¹ Karol WOJTYŁA, *Personne et Acte*, traduction française de Gwendoline JARCZYK, Avertissement, introduction et notes : Aude SURAMY, Collège des Bernardins, Paris, Parole et Silence, 2011, p. 234. Désormais cité *PA*.

A) LA COMPLEXITÉ DU SUJET PERSONNEL

Que la personne humaine ne soit pas simple est un fait d'expérience ; nous en avons déjà une preuve évidente dans le fait de ne pas pouvoir décider de beaucoup d'opérations de notre organisme. *Personne et Acte* nous fait distinguer trois strates dans le sujet, chacune d'elles montrant un dynamisme particulier.

Le *soma* et son dynamisme propre, la réactivité

Notre point de départ est le corps de la personne humaine. Comment connaissons-nous notre corps, uniquement à partir de l'analyse de l'expérience de l'homme ?

Wojtyła, fidèle à sa méthode phénoménologique, cherche à le définir en premier lieu par la conscience que nous en avons. De fait, notre *soma* n'est pas directement reflété par la conscience. Le traditionnellement appelé « niveau végétatif » lui échappe en grande partie. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'en ait aucune conscience, mais elle est médiate, au moyen des sensations corporelles. Par exemple, celle d'avoir faim, celle de se sentir malade, ou en forme, etc. C'est grâce aux sensations corporelles que se constitue en chacun de nous un « Je » somatique particulier, toujours présent à nous de manière très enfouie et infraconscientielle. On peut parler, d'après Wojtyła, d'une subjectivité somatique, du fait que notre corps en tant qu'organisme possède toute une complexité d'organes et de connexions entre eux, un réseau d'interdépendances qui constituent un intérieur. Le *soma* n'est pas de la pure extériorité, comme un objet inanimé quelconque.

Son dynamisme propre, somato-végétatif, consiste en des réactions vitales, bien supérieures aux réactions physico-chimiques – réactions désignées en philosophie traditionnelle comme des opérations. Elles manifestent son actualité en tant qu'organisme vivant. En effet, bien que nous trouvions dans le corps le schéma *stimulus*-réponse, qui pourrait nous rappeler l'action-réaction pur produit des forces physiques, un fossé les sépare : le principe de toute efficacité végétative se trouve à l'intérieur du *soma*. C'est bien le corps vivant qui réagit, il n'est pas mû par son milieu. À ce niveau, pourtant, il n'y a aucune domination de la volonté sur les fonctions végétatives. Par contre elle joue un rôle moteur au service de ses fins : elle use du corps en le mouvant.

Très tôt, dès la naissance, des habitudes motrices se développent en réponse aux divers *stimuli*, de telle façon que nous ne sommes presque plus conscients de la complexité de nos mouvements. Par exemple, la dynamique de la motricité liée à la marche, au maintien de la position debout, etc., semble ne plus être consciente ni volontaire ; elle l'est pourtant à sa racine, bien éloignée dans le temps.

Nous pouvons pressentir que la possession de notre corps est très limitée à cette strate ; cela sera explicité plus loin. Mais la strate somatique n'est pas la seule ayant trait au corps de la personne.

Le psychisme et son dynamisme propre, l'émotivité

Tandis que les réactions somatiques ne dépassaient en rien la potentialité du corps, avec le psychisme apparaissent des phénomènes nouveaux qui ne relèvent pas purement du *soma*. C'est pourquoi Wojtyła le définit comme suit : « Le concept de psychisme désigne en l'homme ce qui relève de son intégrité, plus, ce qui la détermine, sans être lui-même un concept corporel et somatique »². Il est à situer sur un terrain intermédiaire, car bien

² *PA*, p. 251.

que les fonctions psychiques soient déjà immatérielles, elles n'en sont pas moins fortement conditionnées par le corps.

Il s'agit de l'univers émotif, extrêmement riche et nuancé, avec de nombreux registres qu'il faut distinguer, même si dans l'expérience ils sont souvent imbriqués les uns dans les autres. On trouve ainsi le registre de la sensorialité, lié aux sens externes ; l'excitation, très proche du niveau somatique, composante des pulsions ; le registre émotionnel enfin, chaque fait émotif s'accompagnant à son tour d'une répercussion dans le corps. Quand l'émotion se stabilise, elle devient un sentiment, voire un état affectif durable, non sans engagement de la volonté. Il aura dès lors pénétré à l'intérieur profond de la personne.

En vue d'éclaircir ces expériences, notre auteur établit un point de clivage qui va lui servir de principe d'ordre : la différence entre « ce que l'homme fait » et « ce qui se passe en l'homme ». Le premier relève de l'esprit humain et se manifeste dans l'autodétermination. « Ce qui advient » en l'homme ce sont surtout des faits psychiques, de nature émotive ; ils adviennent souvent malgré lui. Comme les phénomènes psychiques sont très conscientisables – à l'opposé de tout ce qui relève du niveau somato-végétatif –, ils créent tout un monde intérieur subjectif, souvent changeant et éphémère. Mais attention : les sentiments ont tendance à s'enraciner dans le sujet, processus qui n'est pas sans lien avec la volonté. Le « Je » subjectif peut les accumuler et les vivre parfois dans une immanence malsaine.

En même temps, l'émotion représente une source d'énergie, fugace certes, mais puissante. Nous verrons dans la suite à quel point il convient de l'orienter et de l'apprivoiser au service de l'intégrité de la personne.

Il faut encore souligner une facette très spécifique de l'émotivité, où l'apport de notre auteur se démarque le plus de la philosophie traditionnelle. De Scheler il a reçu la découverte de l'émotion comme source de la connaissance des valeurs. En effet, la résonance affective que les valeurs produisent en nous – qu'elles soient sensibles ou même spirituelles –, constitue une expérience vécue très profonde, qu'on pourrait appeler cognitive, sans se réduire à l'aspect noétique. La proximité des valeurs apportée par l'émotion est bien plus forte qu'une connaissance purement intellectuelle.

Ainsi discernons-nous que l'émotivité pointe vers une valeur –ou contre-valeur– objective ou apparente, se trouvant en dehors du sujet. Néanmoins l'émotion ne renvoie pas d'elle-même à la vérité, à l'opposé de ce qui arrive dans l'autodétermination du sujet dans l'acte. Tout au plus, elle reste au niveau de « l'authenticité ». Scheler n'a pas compris cela. Wojtyła souligne le danger de se laisser mener par cette « authenticité » des sentiments. Parfois il faut agir « au nom de la vérité nue concernant le bien, au nom de la valeur non ressentie »³.

Cela va nous conduire à la strate supérieure de la personne, à la clef de voûte de son intégrité.

En effet, si le niveau somatique ne peut être compris qu'à la lumière du niveau psychique – dont il est le substrat et le moyen d'expression –, à son tour, la clé de lecture de ce niveau psychique va être la transcendance de la personne dans l'acte.

³ *Ibid.*, p. 266.

Les structures d'autopossession et d'automaîtrise

Bien que fondamentalement d'accord avec les définitions traditionnelles, – celle de l'homme suivant Aristote et celle de la personne selon Boèce –, Karol Wojtyła veut emprunter un chemin nouveau, pratiquement inexploré, à savoir, approfondir la notion de personne à travers l'expérience de son acte ; bien entendu, il doit s'agir d'un acte pleinement humain : conscient et volontaire. Des analyses poussées de la conscience et de l'efficacité de l'homme vont l'amener à caractériser sa transcendance à partir de deux structures propres à l'espèce humaine. L'homme est, en effet, le seul animal capable de se posséder et de se dominer (dans le sens du mot *dominium*). Les deux verbes ne sont pas ici synonymes ; tandis que le premier signifie « disposer de soi-même », le second est en lien avec l'autogouvernement, la capacité de se diriger librement vers son accomplissement.

Cette automaîtrise ne doit pas non plus être confondue avec l'autocontrôle vertueux ; il est question ici d'une propriété ontologique. Les animaux autres que l'homme ne se possèdent pas, ne disposent pas d'eux-mêmes. Au lieu d'agir, ils sont agis par la nature. À proprement parler, ils ne peuvent ni se donner ni se sacrifier eux-mêmes. Tout en produisant des opérations admirablement coordonnées, « quelque chose d'extérieurement analogue à l'action »⁴, ils ne peuvent jamais agir véritablement, par défaut de ces deux structures indispensables. Wojtyła n'hésite pas à dire qu'ils ne sont pas dotés d'un vrai « Je » : « Dans les espèces naturelles il n'existe que des individus, il n'y a pas de « Je » constitué »⁵. Des individus concrets de leurs espèces respectives, individualisés par la matière ; rien de plus.

Si l'homme peut se transcender dans l'acte c'est parce qu'il s'autopossède et s'automaîtrise. Aucun homme n'est privé de ces structures, quoiqu'il puisse ne pas les exercer à cause d'empêchements, transitoires ou permanents. L'enjeu de ces précisions est énorme : toute la différence entre l'individu et la personne est là.

Cette approche personnaliste avait été, sous l'influence de Wojtyła, recueillie dans le document conciliaire *Gaudium et Spes*,⁶ où nous lisons que « l'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même ». *Personne et Acte* vient étayer philosophiquement ces affirmations, qui aboutiront plus tard, dans le *Catéchisme de l'Église Catholique*⁷ à cette définition de la personne : « Parce qu'il est image de Dieu, l'individu humain a la dignité de personne : il n'est pas seulement quelque chose, mais quelqu'un. Il est capable de se connaître, de se posséder et de librement se donner et d'entrer en communion avec d'autres personnes [...] ».

Nous avons cependant le droit de nous demander en quoi consiste, pour le philosophe qu'est Wojtyła, « la transcendance dans l'acte ». Il va nous fournir une réponse en deux temps.

Tout d'abord par l'analyse de la corrélation entre le sujet et l'objet. Dans son acte, l'homme est l'agent, l'auteur de son action, donc sujet. Mais en même temps il est aussi son propre objet ; en effet, au moment de l'autodétermination il ne détermine pas seulement le contenu de son acte (l'objet intentionnel choisi, c.à.d. la valeur ou le bien

⁴ *PA.*, p. 139.

⁵ *Ibid.*, p. 140.

⁶ Particulièrement au n° 24, 3.

⁷ *C.E.C.* au n° 357.

concret par lequel il se laisse attirer) ; par-delà ce bien préféré, il détermine son « Je » propre. C'est lui-même qu'il choisit à chaque décision, bonne ou mauvaise. Il décide par lui-même, et surtout il décide à propos de lui-même. C'est ainsi qu'il se transcende : à l'occasion du choix d'un objet quelconque, il devient son propre « créateur ».

En un deuxième temps, ses analyses pousseront plus loin, jusqu'au cœur de cette transcendence. Celle-ci implique l'existence à l'intérieur de chaque autodétermination de ce que l'auteur appelle « le moment de la vérité »⁸. L'homme se transcende parce qu'il est confronté à un au-delà de lui-même, qui n'est autre que la vérité concernant le bien. Une vérité qu'il n'invente pas, dont il n'est que témoin dans sa conscience. Ce moment existe même lorsqu'il pêche ou se trompe ; personne n'ignore que la vérité du bien peut être perçue dans la conscience de manière faussée, ou qu'elle peut être méprisée. La transcendence est, donc, de nature morale : « Depuis le début, en cette étude, notre position a été que c'est la moralité qui, de la façon la plus essentielle, détermine l'humanité de la personne »⁹.

B) L' INTEGRATION DE LA PERSONNE DANS L'ACTE

Nous savons à présent ce qui constitue ultimement le sujet personnel. Cependant, n'oublions pas que les structures d'autopossession et d'auto maîtrise sont, déjà du point de vue logique, bipolaires. Sous peine de tomber dans ce que Wojtyła nomme un « vide structurel »¹⁰, au sujet possédant doit correspondre un objet possédé, et au sujet dominant un objet dominé. La personne a à vivre une « complexité ontique »¹¹ qui n'est pas commode ni facile.

Signification et nécessité de l'intégration

Nous avons donc un « Je » transcendant ou efficient (celui qui s'autodétermine, se transcendant dans cette autodétermination), et en face de lui un « Je » subjectif, qui a à se laisser posséder et dominer. Ici le risque de méprise est grand, et notre auteur prend bien soin de le dissiper : il n'y a pas deux « Je » distincts. Un seul « Je » existe, un seul *suppositum* métaphysique, sujet d'existence et d'opération, qui présente ces deux faces. Le « Je » efficient est la personne en tant qu'elle agit consciemment et volontairement. Son « Je » subjectif est constitué par la conscience réflexive, qui transforme tout ce qu'elle reflète en vécu immanent. Cet aspect subjectif, sans lequel il n'y aurait pas de sujet personnel, correspond à l'expérience de « ce qui advient », de « ce qui se passe » à l'intérieur du sujet. C'est le côté passif du « Je », en contraposition à l'expérience « j'agis, je décide ». Rappelons-nous le point de clivage dont il a été question plus haut, notion clef des analyses développées dans *Personne et acte*.

Eu égard à la complexité ontologique de la personne, pour son accomplissement plénier en tant que telle il faut que les diverses strates qui la composent soient intégrées, c.à.d. unifiées, ce qui se réalise éminemment dans l'acte libre en référence à la vérité du bien. L'intégration pour Wojtyła signifie « la réalisation et la manifestation du tout et de l'unité sur fond d'une certaine complexité »¹².

⁸ *PA*, p.161.

⁹ *Ibid.*, p.285. La « mise entre parenthèses de l'éthique » annoncée dès l'Introduction, ne prétendait, paradoxalement, que rendre plus visible son lien à l'agir humain.

¹⁰ *Ibid.*, p. 216.

¹¹ *Ibid.*, p. 240.

¹² *Ibid.*, p. 218.

C'est au dynamisme de l'efficacité, ouvert à l'auto-transcendance, que sont liées moralité et responsabilité, et non, bien sûr, à « ce qui se passe » en l'homme¹³. Or le dynamisme subjectif, étant spontané et très mobile, peut faire facilement que l'homme perde la maîtrise de lui-même. D'où le devoir d'intégration qui s'impose à chacun de nous, s'il veut vivre au niveau de sa dignité de personne.

Une formule concise de notre auteur résume ainsi la situation du sujet personnel : « Si l'efficacité est le champ où se révèle la transcendance, la subjectivité est celui où se révèle l'intégration »¹⁴. Que le « Je » subjectif soit soumis au « Je » transcendant n'implique aucunement une abolition de la subjectivité ; bien au contraire, l'intégration est source de l'unité profonde de la personne. Elle sera ainsi « tout entière dans son agir »¹⁵.

Comme corollaire, à l'extrême opposé, l'état de désintégration n'est pas conçu par notre auteur – à l'instar des sciences humaines –, comme ce qui s'écarte de la mesure d'une certaine « normalité » ; il va droit à la racine : sera preuve de désintégration toute défaillance par rapport à la structure d'autopossession et d'auto-maîtrise. Des comportements atypiques se manifestant dans le domaine moral ou psychologique, ne seraient que des signes de cette faille radicale.

On a donc dans le sujet personnel une situation de tension, traditionnellement décrite comme une lutte « entre raison et sentiments ». Il est important de remarquer que, d'après *Personne et Acte*, cette tension est une quasi-propriété de l'agir humain : « À la lumière de l'expérience, il faut affirmer que le propre de l'homme n'est pas la pure et simple autodétermination, mais bien cette tension »,¹⁶ qui n'est pas nécessairement mauvaise pour l'homme, car elle peut avoir comme fruit un agir créatif.

D'ailleurs, elle exprime une double référence à la valeur : une référence émotionnelle d'une part, sans subordination à la vérité ; d'autre part celle qui relève de l'autodétermination, mesurée par la véridicité (= « véritable puissance normative de la vérité contenue dans la conscience morale »¹⁷, selon l'expression de notre auteur). Il y a tension parce qu'il existe une recherche d'accomplissement selon les deux registres : l'accomplissement émotionnel, caractérisé par la véhémence avec laquelle il est convoité, et l'accomplissement dans l'ordre de la vérité du bien, visant la félicité réelle de la personne.

Est-ce possible de résoudre cette tension ? Ne sommes-nous pas trop fortement conditionnés, surtout par notre corporéité ?

Des entraves possibles à l'intégration

Les sciences humaines nous ont habitués à entendre parler des comportements instinctifs. Y a-t-il des instincts dans l'homme ? La réponse de *Personne et Acte* à cette question est clairement négative. L'instinct étant un dynamisme propre à la seule nature, privé de toute référence au « Je », il ne peut pas convenir au sujet personnel. En revanche, les animaux autres que l'homme sont mus, « activés », par les instincts.

¹³ Sauf si « ce qui se passe » provient d'un acte volontaire préalable.

¹⁴ *PA*, p. 217.

¹⁵ Cf. *Ibid.*, p. 218.

¹⁶ *Ibid.*, p. 146. On pourrait ajouter, dans une approche théologique : depuis la chute, bien que Wojtyła préfère ici s'en tenir à l'expérience philosophique.

¹⁷ *PA*, p. 184.

On peut objecter à cela que, par son corps, l'homme est une part de la nature, possédant des réactions instinctives au niveau végétatif. Toutefois ce corps humain, malgré ses réactions naturelles spontanées, est aussi susceptible d'*usus passivus* par rapport au « Je », en tant qu'instrument de son agir. Cela est possible parce que « la nature humaine a des propriétés telles qu'elles permettent à un homme concret d'être personne »¹⁸ : de s'autodéterminer librement, comme Wojtyła l'avait déjà précisé dans *Amour et Responsabilité* :

Il est caractéristique que dans l'action instinctive les moyens sont souvent choisis sans aucune réflexion sur leur rapport avec le but qu'on se propose d'atteindre. Cette façon d'agir n'est pas typique pour l'homme qui, précisément, possède la faculté de réfléchir sur la relation de moyens à but. Il choisit les moyens selon le but qu'il veut atteindre. Il en résulte qu'en agissant d'une manière qui lui est propre, l'homme choisit sciemment les moyens et les adapte au but dont il est également conscient. Puisque la manière d'agir jette une lumière sur la source même de l'action, il faut en conclure qu'il y a dans l'homme cette source qui le rend apte au comportement réfléchi, donc à l'autodétermination. De par sa nature, l'homme est capable d'action supra-instinctive.¹⁹

Néanmoins, la personne a des pulsions, c.à.d. des tendances orientées, très enracinées en elle et dirigées vers des valeurs objectives, en particulier la valeur suprême de l'être. Les plus importantes sont la pulsion d'autoconservation, qui tend à préserver l'existence de l'individu, et la pulsion sexuelle, visant à sauvegarder la continuité du genre *homo*, comme Wojtyła l'avait déjà précisé dans *Amour et Responsabilité* ²⁰.

La pulsion confère à la personne une orientation dynamique dans un sens déterminé, mais sans la mouvoir de façon nécessaire. Elle reste capable d'autodétermination par rapport à la pulsion, en vue de la vivre de façon adéquate à son essence de sujet personnel. Cette capacité sera très conditionnée par l'intégration (ou désintégration) de la personne concrète, ce qui revient à dire qu'elle dépend de la docilité du « Je » subjectif envers le « Je » efficient et transcendant.

D'autre part, au plan psychoaffectif, il y a des situations limite où le sujet est comme submergé par la force de ses émotions, voire de ses passions. Alors il peut arriver que la conscience dans sa fonction réfléchissante, objectivante, démissionne en cédant le pas à sa fonction purement réflexive, du vécu subjectif. Wojtyła parle en ce cas d'une conscience « émotionnalisée », incapable de prendre distance par rapport à ses sentiments. Le sujet ne vit que par ses sentiments, ayant perdu toute repère objective à l'égard des objets qui sont à la source de ses réactions émotives. Le vécu devient d'une certaine façon « impersonnel », sans référence au « Je » propre. Dans les situations d'émotionnalisation profonde, la responsabilité de la personne peut en rester annulée – mais il faudrait discerner s'il n'y a pas eu à la racine de cet état un acte coupable antérieur.

On serait là devant un cas extrême de désintégration de la personne.

Pour que la conscience ne perde pas son objectivité, le rôle majeur revient, selon *Personne et Acte*, à la connaissance de soi ; celle-ci devrait être capable de tenir les impressions

¹⁸ PA, p. 107. L'auteur distingue nettement entre la vision phénoménologique de la nature, et la vision métaphysique, déterminante pour résoudre cette question.

¹⁹Karol WOJTYŁA *Amour et responsabilité*, étude de morale sexuelle, préface de Henri de LUBAC, éditions du Dialogue, Paris, éditions Stock, 1978, p. 13.

²⁰ *Ibid*, p. 16.

sous sa dépendance intellectuelle, c.à.d. de voir leur signification par rapport au sujet, et cela avant tout autre moyen d'intégration.

Moyens de l'intégration

Nous avons vu que, dans le dynamisme somatique, les habitudes acquises très tôt jouent un rôle intégratif entre mouvement et acte ; ces habitudes motrices sont devenues une seconde nature en l'homme, de telle façon qu'elles passent inaperçues dans la vie courante. Mais elles ne sont pas les seules habitudes possibles. Dans le domaine psychique on préfère traditionnellement le nom d'*habitus*. Leur matière première sont nos émotions, nos sentiments, nos passions, et même nos excitations : tout cela, en définitive, est lié au corps.

Wojtyła nous fit remarquer auparavant que tous les phénomènes émotifs sont l'expression d'une orientation naturelle vers des valeurs, en ce sens qu'elles supposent l'appréhension d'un bien. En plus des deux tendances déjà évoquées –celles d'autoconservation et de sexualité– il existe une pulsion plus foncière, dont celles-ci seraient des manifestations spécifiques. Il s'agit de la pulsion très générale de tendre vers le bien et d'éviter le mal, où le bien et le mal se prennent par rapport à notre nature humaine. Cette pulsion de base n'ayant pas d'objets prédéfinis, c'est l'homme par son intelligence qui doit discerner dans les objets réels des biens et des maux. Il peut malheureusement se tromper, surtout si sa sensibilité n'est pas suffisamment maîtrisée.

En effet, l'émotivité spontanée perçoit des valeurs réelles, mais sans référence nécessaire à la vérité du bien ; tandis que la volonté, en lien étroit avec l'intelligence –*appetitus rationalis*– est libre pour hiérarchiser ces diverses valeurs. Cela lui coûte un effort, car l'énergie émotionnelle est puissante ; si la personne acquiert cependant des habitudes morales vertueuses, des vertus, l'effort du début va devenir moins onéreux, jusqu'à déboucher sur la joie, et le choix des valeurs véritables se transformera en une seconde nature. Nous lisons dans *Personne et Acte* :

La structure personnelle d'autopossession et d'automaîtrise se réalise grâce aux différentes habitudes. En effet, par leur essence même, les habitudes tendent à subordonner l'émotivité spontanée du « Je » subjectif à la détermination propre de ce même 'Je'. Elles tendent donc à la subordination de la subjectivité par rapport à l'efficacité transcendante de la personne. Elles le font cependant de manière à exploiter au maximum l'énergie émotive, et non pas pour l'étouffer.²¹

Lorsque la personne a accompli ce long progrès intégratif – qui, d'après Wojtyła, dure toute la vie – elle est capable de maîtriser à tel point ses énergies émotives qu'elles vont être au service de son accomplissement véritable. Spontanément elle sera attirée par les vrais biens et repoussée par les vrais maux, et en cela tout son psychisme, complètement intégré, va lui servir de boussole.

Le *Catéchisme de l'Église Catholique*, dans sa définition de la vertu, adopte aussi cette vision de la personne où tout est unifié pour tendre vers le bien :

La vertu est une disposition habituelle et ferme à faire le bien. Elle permet à la personne, non seulement d'accomplir des actes bons, mais de donner le meilleur

²¹ PA, p.286.

d'elle-même. De toutes ses forces sensibles et spirituelles, la personne vertueuse tend vers le bien ; elle le poursuit et le choisit en des actions concrètes.²²

Conclusion

Dans notre lecture de *Personne et Acte*, la question sur la possibilité pour l'homme de posséder véritablement son corps a été un fil conducteur qui nous a fait découvrir ce qu'est l'homme en tant que sujet personnel, caractérisé par les structures d'autopossession et d'automaîtrise qui le séparent ontologiquement des autres animaux. Posséder son corps implique à la fois la transcendance et l'intégration, ce qui se réalise de manière ultime dans l'acte.

L'intégration est d'autant plus nécessaire que nous sommes dans un état déchu. Wojtyła n'en parle pas ici, voulant s'en tenir aux réflexions philosophiques, mais la foi de l'Église²³ nous enseigne que le péché originel a brisé la maîtrise des facultés spirituelles de l'âme sur le corps ; le péché des origines et nos péchés personnels ont déséquilibré notre psychisme et incurvé la personne du côté de l'immanence égoïste.

Le processus intégratif que nous présente *Personne et Acte* passe par des actes répétés qui vont créer des *habitus* vertueux : les vertus morales. Dans notre état post-lapsaire, en besoin de guérison, tout l'organisme surnaturel – les vertus morales infuses, les vertus théologales, les dons et les fruits de l'Esprit Saint –, viendra non seulement rendre possible cette intégration, mais encore nous surélever pour nous ouvrir à notre véritable vocation d'enfants de Dieu.

²² C.E.C. n°1803.

²³ Cf. C.E.C. n°400.